

DE L'ÂGE  
D'HOMME À  
NOIR SUR BLANC :  
entretien avec  
Marko Despot

Propos recueillis par  
Anna Mozharova

*Anna Mozharova a profité des Journées du livre russe pour prendre rendez-vous avec Marko Despot, dont le parcours est étroitement lié, depuis trente ans, à la diffusion des littératures de l'Europe de l'Est et de la Russie dans la zone francophone : né dans l'ancienne Yougoslavie et aujourd'hui installé en Suisse, il est devenu traducteur du serbo-croate et éditeur successivement à L'Âge d'Homme, aux Syrtes et à Noir sur Blanc, où il travaille désormais avec Vera Michalski dans le cadre de la collection « La Bibliothèque de Dimitri ».*

**Anna Mozharova – Marko Despot, vous êtes né en Yougoslavie et vous avez grandi en Suisse. Comment êtes-vous arrivé en Suisse et quelles langues parlez-vous ?**

**Marko Despot :** Oui, je suis né en Yougoslavie. Mes parents sont arrivés en Suisse quand j'avais deux ans. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, ils n'ont pas quitté la Yougoslavie pour des raisons politiques. À l'époque, la Yougoslavie était un pays de rêve. Tant qu'on ne soulevait pas des problèmes délicats, on y vivait très bien. Mes parents sont partis pour des raisons économiques. Pourtant, ils avaient une situation confortable. Ma mère était dentiste et chef de clinique. Mais, sans se sentir supérieure, elle ne trouvait pas normal que, dans sa clinique, une femme de ménage ait le même droit décisionnel qu'elle. Elle s'est dit qu'il y avait là un problème. Cela a été l'une des raisons de son départ.

J'ai grandi en Suisse, où j'habite toujours. Mes deux langues mater-

nelles sont le serbe et le français. À la maison, on parlait le serbe. Puis j'ai appris l'allemand, une des langues nationales en Suisse, et l'anglais.

**A. M. : Comment êtes-vous devenu éditeur ?**

**M. D. :** Grâce aux éditions de L'Âge d'Homme et à son directeur Vladimir Dimitrijević. Il a créé cette maison en 1966. Au fil des années, L'Âge d'Homme est devenu l'un des plus grands éditeurs slaves du monde. Dans son catalogue, il y avait plus de quatre cents titres russes, plus de cent titres serbes et une centaine de titres polonais. Mon frère Slobodan a commencé à travailler pour Vladimir Dimitrijević avant moi : d'abord comme traducteur, puis comme éditeur. Moi aussi, j'ai d'abord été traducteur. Ensuite, on m'a demandé de me rendre à des salons du livre, notamment celui de Belgrade. C'est un virus qui s'attrape rapidement. À l'époque, je faisais des études de droit, mais je ne les ai jamais terminées. Je suis resté à L'Âge d'Homme de 1990 à 2015.

**A. M. : Vous avez donc commencé très jeune ?**

**M. D. :** Oui, j'ai fait mes premières traductions à l'âge de dix-neuf ou vingt ans.

**A. M. : De quelles langues avez-vous traduit ?**

**M. D. :** Surtout du serbe vers le français, mais j'ai aussi traduit de l'allemand.

**A. M. :** L'Âge d'Homme était une maison mythique pour les littératures slaves, et elle s'est fait connaître en grande partie grâce à la publication d'auteurs tels qu'Alexandre Zinoviev et Vassili Grossman...

**M. D. :** Bien sûr, d'autant plus que même la version originale russe de ces auteurs a été publiée par L'Âge d'Homme.

**A. M. : Mis à part l'intérêt pour le monde slave, quelle était la ligne éditoriale de la maison ?**

**M. D. :** Il n'y en avait pas. Avant de devenir éditeur, Vladimir Dimitrijević a été footballeur, ouvrier et que sais-je encore. Comme c'était un amoureux de la littérature, il s'est fait engager dans une librairie en Suisse. Petit à petit, il a eu la possibilité de créer une maison d'édition avec des amis.

Il venait de Yougoslavie. Un pays très particulier, entre l'Est et l'Ouest. Les Yougoslaves pouvaient voyager partout ; ils n'avaient pas de liberté de commerce, mais ils avaient celle de circuler. Il n'y avait pas de censure littéraire. Non seulement tous les grands classiques du monde soviétique et du bloc de l'Est étaient traduits en serbo-croate, mais aussi tous les classiques américains, anglais, français, etc.

Vladimir Dimitrijević avait une vision de libraire : il voyait les vides dans l'édition et il les remplissait. Il a vu que le rayon cinéma était vide et il s'est dit qu'il fallait développer une collection théorique sur le cinéma. Il a fait de même pour le théâtre. Il a vu que pour la littérature russe, il n'y avait que des grands classiques. Il s'est dit qu'il fallait publier les auteurs de l'âge d'argent russe<sup>1</sup>. Il a aussi développé une collection de philosophie orthodoxe, une collection ésotérique, une collection sur le surréalisme...

**A. M. : Justement, comment Vladimir Dimitrijević et vous-même faisiez la sélection des livres à publier ? Vous ne parliez pas toutes les langues slaves présentées par L'Âge d'Homme car il y avait du russe, du polonais, du tchèque, etc. Les traducteurs participaient-ils à ces choix ?**

**M. D. :** Bien sûr, les traducteurs y ont participé. Georges Nivat a traduit le premier livre de L'Âge d'Homme : *Pétersbourg*, d'Andreï Biély. Ce fut un événement dans le monde francophone. Georges Nivat a

---

1 L'âge d'argent désigne le début du xx<sup>e</sup> siècle en Russie, période très féconde en arts et en littérature, qui a notamment donné à la littérature russe des écrivains tels qu'Andreï Biély et Marina Tsvetaïeva.

---

continué sa carrière de professeur tout en étant éditeur, car il conseillait Vladimir Dimitrijević sur les livres à traduire. C'est lui qui a développé l'âge d'argent russe. Ensuite, d'autres personnes sont arrivées, par exemple Béatrice Picon-Ballin, qui nous conseillait sur la théorie du théâtre.

Il existait aussi une autre voie : beaucoup de livres étaient traduits en serbe et publiés en Yougoslavie ; nous pouvions les lire. Par exemple, une grande partie de la littérature polonaise publiée par L'Âge d'Homme était accessible en traduction serbe. Cela fait des années que je vais au Salon du livre de Belgrade. Bien que régional, c'est un salon assez monumental, unique dans les Balkans. Il est très ancien, très ouvert sur le monde, et accueille plus de visiteurs que les salons du livre à Paris ou à Genève. Il a continué à exister pendant les sanctions [contre la Yougoslavie], et les mauvaises habitudes se sont installées à cette époque. Le pays ne pouvait plus commercer, ni avoir d'échanges culturels. Alors, les éditeurs se sont mis à publier sans acquérir les droits. Les éditeurs de là-bas étaient en quelque sorte à l'avant-garde de la traduction. C'est toujours un peu le cas, même si cela a beaucoup changé. Je sais que si je vais au prochain Salon du livre de Belgrade, j'y trouverai des auteurs qui seront découverts en France dans un an ou deux. Si on prend l'exemple de la littérature russe, le deuxième pays où des écrivains tels que Prilepine ou Vodolazkine ont été découverts, c'est la Serbie.

**A. M. : De plus, si quelqu'un vous proposait un texte de l'Est, vous pouviez toujours « vérifier » sa valeur à l'aide de la traduction serbe ?**

**M. D. :** Exactement. Et cela se fait encore aujourd'hui.

**A. M. : Après L'Âge d'Homme, vous avez été éditeur aux Syrtès...**

**M. D. :** Tout à fait, mais je n'y suis pas resté suffisamment pour en parler beaucoup. Après la mort de Vladimir Dimitrijević, sa fille An-tonia a repris L'Âge d'Homme, mais elle a complètement changé de politique éditoriale. Elle ne fait plus vraiment de traductions, mais publie plutôt de la littérature contemporaine francophone et des livres sur la protection des animaux. J'ai quitté la maison en 2015, et

je me suis tourné vers les éditions des Syrtes. J'y suis resté pendant deux ans, et j'ai pu publier Leskov, Rozanov et d'autres auteurs. C'est une maison qui a une riche collection en littérature slave. Son directeur, Serge de Pahlen, est russe, et il se tient au courant de ce qui se publie en Russie.

**A. M. : Ensuite, vous avez rejoint les éditions Noir sur blanc...**

**M. D. :** Oui, c'est la directrice de Noir sur blanc, Vera Michalski, qui me l'a proposé. Voyant que L'Âge d'Homme avait changé de ligne éditoriale, elle a fait à Andonia Dimitrijević une offre de rachat du domaine étranger. La collection « La bibliothèque de Dimitri », dont Vera Michalski m'a confié la direction, va être constituée de ce fonds.

**A. M. : Pouvez-vous définir ce que sera cette collection ?**

**M. D. :** Nous allons reprendre les œuvres et les republier. En fait, il ne s'agira pas de simples republications, mais de véritables nouvelles éditions. D'une part, toutes les traductions seront revues, corrigées et complétées – et accompagnées de préfaces et de postfaces. De l'autre, nous allons donner une nouvelle chance à ces livres. À l'époque, L'Âge d'Homme publiait cent livres par an et beaucoup d'entre eux étaient mal distribués, sans avoir la chance d'être en librairie. Maintenant, nous allons leur donner une nouvelle vie, voire une vie tout court. De plus, nous allons publier des nouveautés dans l'esprit de L'Âge d'Homme.

**A. M. : Pour les rééditions, les traducteurs pourront donc reprendre leurs traductions ?**

**M. D. :** Tout à fait. C'est ce qui s'est passé pour les deux premiers livres qui sont sortis. Alain Van Crugten pour *L'Inassouvissement* et Anne-Marie Tatsis-Botton pour *La Colombe d'argent* ont repris leurs traductions, les ont revues, complétées ou corrigées.

**A. M. : C'est une chance incroyable pour les traducteurs de pouvoir reprendre leurs traductions dix ou quinze ans plus tard...**

**M. D. :** Effectivement. Pour *L'Inassouvissement*, cela fait quasiment cinquante ans. Le livre avait été publié en 1970. Je pense que chaque génération de lecteurs a droit à une nouvelle traduction, à une redécouverte de choses connues il y a trente ou quarante ans. Dans « La bibliothèque de Dimitri », nous avons des textes éternels qui trouveront leur public.

**A. M. :** Vous avez donc recontacté les mêmes traducteurs qui avaient traduit ces livres à l'époque pour qu'ils reprennent leurs traductions. Quelle a été leur réaction ?

**M. D. :** Ils étaient heureux. Heureux de voir leur travail remis au goût du jour et reproposé au public ; heureux de pouvoir revoir leurs textes et retoucher ce qu'ils n'avaient pas vu à l'époque. De plus, ils ont souvent une nouvelle vision de leur travail. Cela dit, pour le troisième livre de la collection, *L'Attrapeur de rats*, d'Alexandre Grine [traduit du russe par Paul Castaing], il n'y a quasiment pas eu de retouches, mais généralement les traducteurs ont quand même été heureux de revoir leur texte.

**A. M. :** Continuez-vous de traduire ?

**M. D. :** Oui, récemment j'ai traduit des nouvelles de Branimir Šćepanović, l'auteur de *La Bouche pleine de terre*. Tous ses livres sont des paraboles bibliques, c'est assez extraordinaire. Je pense que nous allons publier assez rapidement ses œuvres complètes.

**A. M. :** Quelle est la place des littératures de l'Est dans l'édition française ? S'intéresse-t-on suffisamment à ces littératures-là ?

**M. D. :** Je pense, oui. Les éditeurs français accordent une place aux auteurs de l'Est, qu'ils soient classiques ou contemporains. En témoignent par exemple, chaque année à Paris, les Journées européennes du livre russe et des littératures russophones.

**A. M. :** La littérature russe occupe une place à part. Mais que dire d'autres littératures de l'Est : serbe, ukrainienne, bulgare, hongroise, roumaine, etc. ?

**M. D. :** Il y a un intérêt pour ces littératures-là aussi, parce que beaucoup de livres sont traduits. Si on consulte tous les ans les listes des œuvres traduites, éditées par les organismes qui soutiennent les traductions des pays de l'Est, c'est impressionnant. Par exemple, les œuvres traduites du polonais vers le français sont très nombreuses. Mais je peux donner aussi un contre-exemple. Il y a un auteur hongrois que j'essaie de faire traduire en français depuis des années. Il est quasiment impossible de trouver des subventions pour cet auteur parce qu'il n'est pas très connu en Hongrie. Il est plus connu en Serbie parce qu'un fou s'est passionné pour cet auteur et a traduit toute son œuvre en serbe. Donc, les Hongrois ne s'y intéressent pas parce que les professeurs hongrois le considèrent comme un auteur mineur, mais moi je sais que c'est un grand auteur. Mon rêve, c'est de publier enfin ses œuvres. Il faudra lutter pour trouver les moyens de le faire.

**A. M. :** Vous n'avez jamais trouvé un éditeur français qui s'engagerait à le publier ?

**M. D. :** Je suis prêt à m'engager, mais son roman le plus connu fait deux mille cinq cents pages. Qui sera prêt à investir autant d'argent dans une traduction qui ne sera pas soutenue, dont les frais de fabrication seront énormes et dont les lecteurs potentiels seront sans doute assez peu nombreux ?

**A. M. :** Comment avez-vous procédé pour faire connaître les littératures de l'Est lorsque vous étiez éditeur chez L'Âge d'Homme ?

**M. D. :** À L'Âge d'Homme, c'était assez simple, parce que tout ce qui se faisait était relativement nouveau en France. Quand nous avons publié Alexandre Zinoviev et Vassili Grossman, les gens ont commencé à prêter attention à nos auteurs.

**A. M. :** Vous connaissez bien ce qui se publie dans les pays de l'Est, du moins dans les pays dont vous êtes proche. Est-ce que vous trouvez qu'on traduit ce qu'il faut de tout ce qui se publie là-bas ou diriez-vous qu'il y a toute une production de qualité qui reste dans l'ombre ?

**M. D. :** Il y a une production totalement méconnue de classiques qui sont toujours vivants, mais qui ne sont pas encore traduits ni publiés en France. Il est vrai que, parfois, ce sont des classiques pour ces pays-là, mais qu'ils sont difficilement compréhensibles pour le public français, car les codes culturels sont différents. Je pense aussi qu'il y a de meilleurs auteurs dans les pays de l'Est qu'en France, mais c'est mon avis personnel. Ce qui empêche souvent l'éditeur de se lancer dans ce genre de projets, c'est le coût de la traduction. Mais il y a un certain nombre de soutiens qui peuvent venir en aide pour financer les traductions : l'aide du CNL, des programmes russes, polonais, roumains, etc. Je reste convaincu qu'il est toujours possible de trouver des sources de financement pour porter ces projets.

**A. M. :** Revenons à *L'Âge d'Homme* et à ses traducteurs. Des légendes courent à propos de l'absence de contrats, de la rémunération, etc.

**M. D. :** Ce ne sont pas des légendes, c'est la vérité.

**A. M. :** Pourriez-vous nous en dire un peu plus ? Nous ne sommes pas là pour casser la réputation de *L'Âge d'Homme*, qui reste une maison mythique pour les littératures slaves, mais il y a eu beaucoup de problèmes.

**M. D. :** Oui, c'est vrai. Cependant, beaucoup de traducteurs ont pu aussi lancer leur carrière grâce à *L'Âge d'Homme*, devenir professeurs, publier leurs premiers ouvrages. De toute façon, l'époque était complètement différente. Beaucoup de contrats se faisaient à l'oral. Maintenant, je dois recontacter beaucoup de traducteurs pour republication dans « La bibliothèque de Dimitri » aux éditions Noir sur Blanc. Beaucoup d'entre eux me disent : « C'est vrai, je n'ai jamais reçu d'argent, mais c'était quand même *L'Âge d'Homme* ! » Il faut dire que nous-mêmes, les employés de *L'Âge d'Homme*, avions des revenus qui étaient largement au-dessous des minima sociaux en Suisse. C'est la vérité. On disait que Dimitrijević lui-même « vivait dans sa camionnette ». Ce n'est pas une légende. Quand il voyageait, il dormait dans sa camionnette. Il réinvestissait tout l'argent

dans ses livres. Cela dit, je comprends que certains traducteurs soient très remontés contre lui.

**A. M. : Vous avez traduit vous-même et avez travaillé avec beaucoup de traducteurs. Pour vous, qu'est-ce qu'une bonne traduction ?**

**M. D. :** Une bonne traduction... S'il faut choisir entre celle qui est strictement fidèle et celle qui rend l'esprit du texte au lecteur, je préfère la deuxième.

Je vous donne un exemple. L'un des plus grands livres du catalogue, qui a le plus marqué Vladimir Dimitrijević et *L'Âge d'Homme*, c'est *L'Inassouvissement* de Witkiewicz. Ce livre a été publié en France en septembre 1970, puis il a été régulièrement réédité. Lorsque les éditions Noir sur Blanc ont racheté le domaine étranger de *L'Âge d'Homme*, nous nous sommes dit que pour lancer la collection, il fallait avoir ce livre-là. Je l'ai relu, j'ai comparé les versions française, polonaise et anglaise et je me suis rendu compte qu'il y manquait des phrases et que les noms propres conçus comme des jeux de mots n'étaient pas toujours rendus. J'ai posé la question au traducteur Alain Van Crugten, et il m'a répondu : « C'est normal. Vladimir Dimitrijević m'a demandé de le traduire en dix semaines. » C'est un livre de huit cents pages ! Tout cela parce que Gallimard était en train de finir la traduction de ce livre, et Vladimir Dimitrijević voulait le publier avant. La traduction de Van Crugten est fantastique, mais il n'a pas pu la mener à bout à cause de délais trop serrés. Il était très heureux de pouvoir tout reprendre pour Noir sur Blanc, et la nouvelle traduction a été revue, corrigée et complétée. C'est un chef-d'œuvre.

Pour répondre à votre question : je lirais plus volontiers une traduction qui rend le souffle du texte original, même s'il y manque des phrases. En revanche, je trouve qu'il est important de donner du temps aux traducteurs.

**A. M. : Est-ce que vous voyez des traductions se faire en un an ou deux ?**

**M. D. :** Bien sûr, surtout dans le contexte de cette nouvelle collec-

tion chez Noir sur Blanc. Nous héritons d'un catalogue très riche que nous retravaillons, mais il y aura aussi des textes inédits. Nous avons le temps.

**A. M. : Comment L'Âge d'Homme choisissait-il ses traducteurs ?**

**M. D. :** Ce sont les traducteurs qui venaient vers L'Âge d'Homme avec leurs traductions et leurs propositions de textes. Je trouve que ce n'est pas le rôle de l'éditeur de dire : je veux faire ci, je veux faire ça. Il doit être à l'écoute ; il est là pour rassembler les choses, pour les mettre en collection. C'est un travail qui se fait entre l'éditeur, l'écrivain, le traducteur et le lecteur.

**A. M. : Vous avez un long parcours dans l'édition des littératures de l'Est. Quels changements avez-vous constatés ?**

**M. D. :** D'un point de vue littéraire, il y a beaucoup moins d'audace – ce qui est bien évidemment lié à la situation économique. Nous sommes tenus par la distribution et par la presse. Nous devons nous plier à certaines exigences de productivité. Pour moi, c'est surtout cela, le grand changement.

L'Âge d'Homme, c'était une maison qui, objectivement, ne *devait* pas exister, qui ne *pouvait* pas exister. Certes, la plupart des publications recevaient une aide, et la recherche du financement constituait le plus gros du travail. Mais publier plus de cent livres par an – et on les publiait ! –, c'était du suicide. C'était une autre manière de travailler. On acceptait tout pour la littérature, pour le livre. Quand je suis entré à L'Âge d'Homme, Vladimir Dimitrijević m'a posé la question en ces termes : « Tu sais où tu entres ? Ici, c'est comme au monastère. Une fois entré, on n'en sort plus. » C'est exactement ce qui s'est passé.

**A. M. : Quand vous parlez du manque d'audace, vous pensez aux éditeurs des pays de l'Est ou aux éditeurs français ?**

**M. D. :** Les deux, car nous sommes tous tenus par l'argent. En Serbie, qui est un tout petit pays, il y a énormément d'éditeurs indé-

pendants. Ce ne sont pas des éditeurs professionnels : ils ne vivent pas de l'édition, ils ont tous un métier à côté. Ils publient ce qu'ils aiment, d'où la richesse des publications là-bas. Mais, économiquement parlant, cela n'est pas tenable longtemps.

**A. M. : Depuis la chute du Mur de Berlin, les pays de l'Est ont beaucoup changé, ils empruntent d'autres voies. Comment voyez-vous l'avenir de l'édition dans ces pays-là ?**

**M. D. :** Je pense que ces littératures sont intéressantes pour le public francophone, parce qu'elles sont différentes. Elles le sont parce que les peuples sont différents et que la vision du monde est différente. Je crains que ce ne soit plus le cas bientôt. Si la réalité sociale et la vision du monde deviennent pareilles, il n'y aura plus de différences et il y aura de moins en moins d'intérêt pour traduire les auteurs venant de ces pays-là. C'est un phénomène naturel.

**A. M. : C'est un problème qui dépasse la traduction...**

**M. D. :** Tout à fait. Maintenant, je trouve de moins en moins d'intérêt à aller à Prague parce qu'on se croirait dans n'importe quelle ville européenne. Avant, on allait à Prague parce que les gens étaient différents, la culture était différente. Maintenant, c'est presque pareil. Pour la littérature, c'est la même chose. Si la littérature est la même qu'ici, c'est-à-dire si les enjeux et les problèmes traités sont les mêmes, à quoi bon la traduire ?